

Tahar Djaout, sa liberté, son imaginaire : le socle de la littérature

Résumé :

Djaout s'engage à réécrire l'Histoire d'un point de vue *autre* qui offre une lecture radicalement nouvelle, voire démystifiante du discours historiographique officiel. Si l'étendue historique est présente dans ses oeuvres, le potentiel autobiographique reste propice à la révision de l'Histoire de l'Algérie, dans le verbe corrosif de *Les Chercheurs d'Os* ou dans le verbe éclaté de *Les Vigiles* et de *Le Dernier Été de la Raison* : à la recherche d'une quête d'écriture plus complexe, plus enlèvee, où les empreintes communes y sont fréquentes, ainsi que des chaînons reliant les différents romans.

L'humour et la critique acerbe de Tahar Djaout agira tel un claquement de fouet sur son œuvre. Poète d'une forte sensibilité découvreuse aux racines plurielles et enchevêtrées, tout en évitant le piège des ghettos et des anathèmes, c'est avec de l'intuition [prémonition?] qu'il a choisit la saison pour devenir humus et nourrir, à son tour, la terre kabyle qu'il aimait. Dans le cimetière El Mehreb, à Oulkhou, il repose pour toujours, depuis le 2 juin 1993. Nous reprenons les mots d'Aïcha qui l'encourageait à écrire : « Du fond de mon sommeil, la voix du poète disait : Résistez ! Résistez ! »

Abstract:

Djaout promises to rewrite History from *another* point of view, offering a radically new reading, even demystifying official historiographic speech. If historical extension is always present in his works, autobiographical potential remains propitious, in the reviewing of Algerian History, in the corrosive verb of *Les Chercheurs d'Os* or in the brilliant verb of *Les Vigiles* and of *Le Dernier Été de la Raison* : in search of a more complex, more poetical writing, where common tracks are present, as well as links connecting the different novels. Tahar Djaout's humour and harsh critique will operate as a lash in his works. Poet of great sensitivity, discoverer of plural and inlaid roots, always avoiding the trap of ghettos and anathemas, with intuition [premonition?], he chosed a station to become humus and to feed, in turn, the land of his beloved Kabylia. He rests forever in Mehreb cemetery, in Oulkhou, since June 2, 1993. We will remember Aïcha words, that encouraged him to write : "From the dephts of dreams, poet's voice said : Resist! Resist!"

« À la mémoire de mon ami, l'écrivain Tahar Djaout, assassiné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tôlier. »

Rachid Mimouni : sa dédicace dans *La malédiction*

« Aujourd'hui, j'exige un alphabet
pour revendiquer ma peau
et exhiber à la face du monde
mes espoirs de classé ammonite
et édifier le sanctuaire de mon identité
Cette peau berbère
peau nègre
peau livrée aux orientalistes
(malgré tout l'insolite des méridiens) »

L'arche à vau-l'eau

Des chaînons poétiques

Dans son roman *L'Invention du désert*, Djaout faisait déjà allusion à la ville de Béjaïa : « la bleue, la rieuse, l'irisée, la verdoyante, celle d'irisation perlée » (1987, p. 12, 138, 142 et 107) par opposition à Alger. Personne d'autre pour appréhender cette atmosphère, cet amour et cette froideur envers Alger : *El Djazaïr*, ainsi connue par ses deux îles « entaille de lumière et de beauté crasseuse » (p. 190), envers « son faux visage et son hypocrisie¹ » qui ne sait pas déjà répondre aux interrogations de sa jeunesse démunie et désorientée, même si Rachid Boudjedra (1981, p. 29), Khaïr-Eddine (1984), Nabile Farès², Saïd Yacine³, Mourad Bourboune⁴ ou Assia Djebar⁵ ont décrit de fortes métaphores de la capitale algérienne.

¹ « Où il est horrible d'avoir vingt ans ; vingt ans qu'on voudrait jeter par la fenêtre, surtout lorsqu'on voit sa cousine réduite à la seule vertu de procréer. » (1975, p. 10)

² « la bleue/ la verte/ la blanche/ la fastidieuse » (1976, p. 38)

³ « Alger nausée/ Alger faux accouchement/ Alger hypocrite » : (Déjeux, 1981, p. 185-187).

⁴ « Un faux accouchement » aussi pour Bourboune (1968).

⁵ « Alger un petit triangle blanc couché sur le penchant d'une montagne » à l'ouverture de *L'Amour, la fantasia*.

« Cette capitale au bord du vertige toujours [...] dans cette terre, maintenant, on sent le danger. Algérie-sang » : ces mots clôturent *Vaste est la prison*.

Ce fut précisément à Béjaïa (« la fière capitale hammadide ») « où Dieu révèle au monde, à travers l'image des montagnes, son gigantisme, sa constance et sa propension à châtier » (Djaout, 1987, p. 22-23), où Ibn Toumert débarqua — « Don Quichotte avant Cervantès ». Ce « petit prophète grincheux », féroce et exalté, qui veut réformer les mœurs et renverser les Almoravides qu'il considère comme des impies. Finalement, ce fut Aziz ibn Mansour qui l'expulsa de cette ville, car « il voulait déraciner à lui tout seul, par la seule force du bâton et de la foi, des habitudes que la citadinité et les richesses matérielles avaient mis des siècles à implanter » (p. 25).

C'est ainsi que Tahar Djaout, sous le prétexte de nous parler des Almoravides — et non pas les Almohades⁶, « leurs vainqueurs et successeurs — qui constitueront l'objet (ou tout au moins l'obsession) de la relation que j'entreprends » (p. 17), fait de la question identitaire et des usurpations par des pouvoirs illégitimes un thème principal dans *L'Invention du Désert* de même que dans *L'Exproprié*.

Face à un réel qui devient d'une innommable étrangeté et par défaut de mémoire et d'histoire falsifiée, travestie — dissimulation traitée dans *L'Exproprié*, *Les chercheurs d'Os* et *Les Vigiles* — l'écrivain s'engage à réécrire l'Histoire d'un point de vue *autre* qui offre une lecture radicalement nouvelle, voire démystifiante du discours historiographique officiel : « on m'a truqué les yeux et la mémoire. » (Djaout, 1991, p. 21) Cependant, d'autres histoires y sont intercalées qui reposent sur le personnel, remettant ainsi en question l'ancienne dichotomie entre le particulier et le général. Si l'étendue historique est présente dans ses œuvres, le potentiel autobiographique reste propice à la révision de l'Histoire de l'Algérie comme dans *Les Chercheurs d'Os*, *Les Vigiles* et *Le Dernier Été de la Raison*, toujours à la recherche d'une quête d'écriture plus complexe, plus enlevée.

On pourrait dire qu'il y a des différences de style dans toute son œuvre, mais les empreintes communes y sont fréquentes, car il y a des chaînons qui relient les différents romans — tel texte a tantôt des affinités avec un texte, tantôt avec un autre —, dont *Les Chercheurs d'Os* et *Les Vigiles* se présentent comme des textes plus ouverts. Et *L'Exproprié*, même s'il reste un texte extrêmement différent des autres romans, demeure lié à *L'Invention du Désert*

⁶ D'un mot arabe désignant ceux qui proclament l'unicité de Dieu.

faisant de la question identitaire, de l'expropriation et de l'errance un thème principal et aussi par l'utilisation des termes berbères, dans le sillage de ses recueils poétiques.

De la même manière, on peut dire que l'on appréhende une interrelation entre *L'Invention du Désert*, *Les Vigiles* et *Le Dernier Été de la Raison* (ces deux derniers romans urbains rapportés à la réalité algérienne) où Boualem Yekker — le libraire passionné de littérature universelle dont le nom signifie en berbère « il s'est dressé⁷ » — entreprend un dialogue socratique avec les islamistes dans l'effort de détruire une dangereuse vision du monde. La voix de Boualem, comme celle de Djaout — un rempart de la raison — était dérangeante par la dénonciation des obscurantismes et contre cet « Œil inquisiteur ». Dans leur solitude, les livres sont leur résistance, de même que les os des révolutionnaires morts servent comme un symbole du passé tangible dans *Les Chercheurs d'Os* afin d'exorciser l'obsession de l'histoire de la guerre de Libération⁸ : une dimension psychanalytique s'inspirant de la réalité historique de l'après-indépendance comme *Les Vigiles*.

Son expression littéraire la plus accomplie — le désir de déconstruire le monde et de le reconstruire — c'est sa poésie (*Solstice barbelé*, 1973-1974 ; *L'Arche à vau-l'eau*, 1971-1973 ; *Insulaire & Cie*, 1975-1979 ; *L'Oiseau minéral*, 1979-1981 ; *L'Étreinte du sablier*, 1975-1982 et *Pérennes*, 1975-1993) qu'on ne peut pas séparer de sa pensée car elles sont enlacées, comme le lien qui tisse le parfum avec la fleur : Sa poésie se distingue par sa vigueur, et son retour à la grandeur d'une mémoire ancienne révèle, en même temps, la nostalgie de l'enfance — son Éden —, la renaissance du sud, le voyage, la nomination des êtres et des choses.

Tahar : *le pur* en quête d'ascèse, plein de rêves « dans les couloirs de sa tête ». Poète créateur de lieux d'une forte sensibilité découvreuse qui « reconnaissait tout autour l'omniprésence de la nature, ses senteurs imprégnantes et ses mouvements de colère » (Djaout, 1987, p. 168), qui nous a aussi offert de riches images sur le Sahara, lieu de sa marche et de son interrogation, dans son

⁷ « Yekker est à l'accompli et se traduirait par "il s'est levé", mais le contexte chez Djaout induit l'idée de s'opposer au totalitarisme », selon Lounès Ramdani (<http://www.dzlit.fr/>).

⁸ De même que, d'un autre côté, Mahmoud Tidjani, dans le roman épique de Malika Mokeddem, *Le Siècle des sauterelles*, parcourt le désert natal afin de déterrer la dépouille mortelle de sa grand-mère dans les terres usurpées par les roumis.

Tahar Djaout, sa liberté, son imaginaire : le socle de la littérature

odyssée romanesque *L'Invention du désert*, comme une métaphore généalogique qui lie les peuples de l'Afrique du Nord-Ouest, de même que Boudjedra (2001) ou Maïssa Bey (2005, 2006) ont peint des volumes rouges, ocres, d'un bleu-verdâtre, dans un ordre/désordre inracontable, et Djaout de nous dire :

Il le découvrait peu à peu son ciel bouillant comme un chaudron, la douceur de son ombre rare, ses dromadaires imposants mais dociles. (1987, p. 172)

On se sentait pris dans un présent opaque, torpide, dans une immobilité dont il était difficile de dire si c'était celle de l'anéantissement ou de l'éternité. (1987, p. 95)

Sa liberté, sa clairvoyance, sa subtilité, a touché nos cœurs avec une écriture enlevée qui atteint la Mémoire et le Temps.

Qui d'autre mieux que lui a su les appréhender ?

La mémoire est un bateau qui longe des rivages sans jamais y accoster. Elle subit la hache des écueils chaque fois qu'elle tente d'aborder. [...] Le temps est un inexorable perceuteur, il prélève sur la vie les éléments les plus essentiels. Il a commencé par m'exproprier de l'enfant blessé mais heureux, puis il a gommé les couleurs des saisons. Il ne reste qu'un champ de ruine qu'il faut relever par le rêve et l'utopie de l'écriture (1987, p. 189).

Recréer tout dans une chair-orage

Fondu dans le même moule que le marocain Driss Chraïbi, l'humour et la critique acerbe de Tahar Djaout agira tel un claquement de fouet dans son œuvre. Si le grand auteur de *Le Passé Simple* traduit d'une façon iconoclaste le chapitre de la vache qui va lire « un patriarche » à la fin du Ramadan : « Nom de Dieu ! durant 29 jours on s'est serré la ceinture, on ne s'est pas saoulé, on n'a pas baisé, respectant une tradition de con; maintenant, bon Dieu de bon Dieu ! qu'est-ce qu'on va bouffer, boire, baiser !... » (Chraïbi, 1989, p. 159)

Le poète Tahar Djaout, quant à lui, dénonce ceux qui sont venus à « briser mes fétiches pour *légaliser ma foi* » (1978, p. 9) et ironise sur la religion bénie par Dieu : « Heureusement que nous ne sommes pas mécréants, que le Créateur nous a fait naître dans cette religion bénie par Lui. » (1984, p. 113) De même que

Mohammed Khaïr-Eddine a déclaré : « on s'éloigne insensiblement du sacré. » (1984, p. 15)

Mais longtemps avant, le grand texte fondateur algérien *Nedjma*, antérieur aussi à l'indépendance algérienne, avait déjà critiqué le pèlerinage à la Mecque : « La moitié de ceux qui viennent ici n'ont que le commerce en tête ; c'est comme une foire annuelle patronnée par Dieu. » (Kateb, p. 120) Et dans une même image, Tahar Djaout de dire dans *L'Exproprié* : « Lorsque tous les pèlerins s'apercevront qu'on les dupe et que le pèlerinage n'est qu'une ruée économique inventée par mon prophète-expert-comptable pour faire vivre ce peuple nomade et démuné que j'ai élu pour saborder les cœurs animistes. » (p. 23) Les images de ces pèlerins le traversent toujours :

Je tente parfois d'imaginer les pérégrinations des pèlerins comme une histoire d'amour fougueux ou comme une histoire de combat dans les arènes conçues par Dieu. Ces pèlerins noirs entassés dans l'attente du seul vrai miracle — celui de l'aérodynamique — ont-ils échappé aux bêtes fauves du péché ou Dieu pointera-t-il dans un instant son pouce justicier vers le sol ? Les Noirs bougent parmi leurs ballots comme des gladiateurs terrassés. Leurs yeux ne regardent pas en haut. Le doigt divin ne les préoccupe pas. Seul a de l'importance pour eux le vrombissement des avions. (1987, p. 73-74)

Djaout revendique le droit d'exprimer ouvertement ses pensées, le droit de connaître l'Histoire de l'Algérie pour se construire des références fiables et une identité propre. En conséquence, si l'école coranique a laissé des traces indélébiles chez certains écrivains maghrébins, comme dans Chraïbi (« Camel et Driss sont tes enfants. Qu'ils apprennent la sainte religion. Sinon, tue-les et fais-moi signe : je viendrais les enterrer » (p. 38)), Djaout, de son côté, ironise, mais avec une nostalgie de l'enfance, sur une image :

L'une de ces images avait pour légende « École coranique à Alger » et montrait un homme à longue barbe blanche avec des élèves assis autour de lui ou accroupis (ils donnaient l'impression d'un vrai « rangement ») dans des niches creusées dans le mur. Je me mets à inventer des figures associatives : limonade pédagogique, Coran et narguilé (1987, p. 85).

Chraïbi comme Djaout étaient pour un Islam authentique. Un Islam où l'esprit est libéré du dogme. Leur originalité était la recherche d'un espace de pureté parfois teinté de causticité et d'une saine ironie. L'œuvre de Djaout montre aussi le rythme poétique de son écriture et sa préoccupation pour le statut social de la femme — « cette présence à la fois indésirable et nécessaire », cette « femme, terre » —, reléguée dans les tâches ménagères, dans la préservation des traditions : « Des femmes encore jeunes mais qui n'ont aucune féminité bougent parfois comme des bêtes harcelées par les mouches » (1987, p. 73)

Dans les rues, Sanaa a visage de ville d'hommes.
Dans ce pays qui, depuis le royaume de Saba, a
connu tellement de reines imposantes, les femmes
se faufilent, corps effacés par un voile noir; un
morceau de tissu qui se rabat sur le visage l'occulte
totalement et la vue du monde n'est autorisée que
par la transparence du tissu. (p. 87)

Non seulement la rigueur perce son écriture et son rêve était la paix des siens, mais encore il participait aux préoccupations de la littérature contemporaine. Et sa défense courageuse des droits de l'Homme — partout où il se trouve — était due à sa plume trempée dans la poésie et dans le courage, mais aussi dans la sensualité et la tendresse.

Homme courtois et doux, élégant dans son humilité, plein de pudeur, témoin de la désillusion de la postindépendance algérienne, Tahar Djaout — un homme libre ce que signifie *amazigh* — sera sur tous les fronts pour rendre compte de ce désenchantement, à travers la langue française : un moyen de briser les tabous et de braver les interdits que la langue maternelle, sacrée, ne saurait accomplir et aussi afin de confirmer sa propre identité et sa différence algérienne, kabyle, « une certaine manière de revendiquer un métissage qui interdit l'entrée aux puristes de la langue française », tout en lui offrant une substance nouvelle :

D'abord la langue scolaire, c'est-à-dire la première langue que j'ai apprise de manière normative. Ensuite, la désacralisation. Il y a des choses très violentes que je dis en français que je n'aurais pas dites en arabe ou en berbère, parce que, alors, il y aurait tout un vécu qui aurait affleuré, des tas de tabous que ces langues entretiennent encore inconsciemment en moi. Le français, qui est pour moi une sorte de langue neutre, qui n'a pas

d'attache affective, est un merveilleux outil de travail où il n'y aura rien de sacré. (Tcheho, 1997, p. 219-222)

Il aimait toutes les langues, aux racines plurielles et enchevêtrées, tout en évitant le piège des ghettos et des anathèmes. Dans son œuvre, le poète rend compte non pas du vertige souffert mais de sa vaste citoyenneté. Cet écrivain parlait de sa *peau provisionnelle*, de ces racines kabyles lointaines, de ce paganisme ancestral, de cette communication charnelle avec la terre, de cet amour pour l'Algérie : « Je crois qu'un écrivain algérien c'est un écrivain de nationalité algérienne et le regard qu'il peut adresser autour de lui et au monde ne peut être qu'un regard algérien, un regard qui enrichira l'Algérie bien plus lorsqu'il l'inscrit dans un contexte de valeurs universelles⁹. »

Le dernier vol

Tahar Djaout a influencé par l'écriture poétique de Rimbaud, Kateb Yacine, Jean Amrouche, Jean Sénac, Nabile Farès, Mohammed Khaïr-Eddine, Abdellatif Laâbi et par les écrits ethnographiques de Mouloud Feraoun et de Mouloud Mammeri, la plus claire expression des sentiments des berbères, puisque Tahar Djaout emploie des termes de l'*amazigh* comme revendication de son identité. Dans un clin d'œil complice, tendre, Djaout nous offre quelques noms propres berbères et des termes repris par les écrivains algériens. Il cite aussi à Khaïr-Eddine dans *L'Exproprié* et à Farès dans *L'Invention du désert*.

Ce dernier roman, un long poème, se déroule dans des espaces précis : à Paris, dans le désert maghrébin, en Arabie et en Kabylie. Le narrateur -qui s'applique à écrire l'histoire d'une dynastie médiévale- se trouve dans une chambre « presque nue, un parallélépipède dont la longueur de base est exactement égale au double de la largeur » (1987, p. 30, 40 et 106).

Tout en explorant le passé et le présent dans un récit de migration et d'errance, tout en incorporant l'Histoire du Nord de l'Afrique suivant les pérégrinations du berbère Ibn Toumert qui nous mène de ville en ville, le narrateur en profite pour remonter aux origines de l'intolérance religieuse, témoignant de la colonisation de son pays, des pays arabes, et de la décolonisation

⁹ Un extrait de sa communication (la dernière hors sa patrie?) au Colloque *Magreb-Europa*, à Madrid, les 2, 3 juin, 1992.

qui a suivi pour ceux qui « ont une ouïe affutée par la faim », pour ceux qui n'ont pas des « Mercedes piaffantes », car « le pétrole convertible en bien-être qui sourd sous la terre élue n'est pas pour eux. Pour eux seulement la foi qui fait traverser des continents » ; et le Verbe, comme le Verbe, s'est « fourvoyé » : « combat perdu d'avance par Dieu qui doit errer quelque part, dans l'informulé du désert » (1987, p. 73 et 62)

Dans une course derrière l'impossible, le narrateur le comble tout en migrant comme les hirondelles et le ciel, vers son enfance kabyle, maternelle, « qui [le] harcèle » : une quête de l'identité perdue, la plus lancinante. Puisant dans celle-ci, il se souvient de sa soif de curiosité précoce. C'est l'enfant qui nomme les territoires, afin de retrouver le village natal. C'est lui qui poursuit — oh avec quelle poésie — « la courbe insistante des mouettes qui lardent la mer de leurs cris » : « c'est à lui de relater l'errance, de déjouer les pièges de l'aphasie, de tendre l'oreille aux chuchotements, de nommer les terres traversées » (1987, p. 122-123)

L'enfant sensible, rêveur, avait soif d'autres espaces, d'autres voyages de la terre infatigable nourricière — infatigable meurtrière¹⁰ :

Malgré ma petite taille, je constatai tout de suite que la maison ne suffisait pas à mes mouvements, à mes désirs d'herbe, d'eau, de fleurs et de bêtes sauvages. Aujourd'hui, quand je ferme les yeux, j'ai plein de souvenirs de coqs, d'arbres fruitiers odorants et de champs préparés pour les labours.
(1987, p. 154)

Ses sens à l'affût rythmaient les saisons : « Jadis, quand la pluie tombait des jours durant jusqu'à former des ruisselets dans la rue, l'enfant sortait pieds nus pour patauger dans les rigoles, puis il décrochait son collier de pièges et allait faire la chasse aux rouges-gorges » (1987, p. 165)

Plus tard, devenu adulte et homme des villes, sa tendresse se blottissant derrière son sourire illuminé encadré par sa moustache du XIX^e siècle, je fus témoin, ainsi que Nabile Farès, de son regard

¹⁰ C'est impressionnant le grand nombre de pages que Tahar Djaout consacre au mot « mort » ou bien à ses adjectifs (*Le Chercheur d'Os*, *Le dernier été de la raison* rendent compte aussi de termes sur la violence), seulement dans *L'Invention du désert* : p. 16, 28, 32, 42, 43, 49, 50, 64, 92, 111, 113, 124, 130, 131, 137, 138, 139, 142, 156, 157, 159, 166, 168, 173, 175, 176, 188, 189, 190, 191, 192, 194 et 195.

scintillant — une flamme de la quête du vrai —, observant les oiseaux qui sautillaient de leurs pattes fines sur les trottoirs récemment arrosés de *La Carrera de San Jerónimo* de Madrid — tandis que le ton de sa voix chaleureuse y résonne toujours, depuis ce matin là du 2 juin 1992.

Ces mêmes oiseaux — comme lui si légers, fous de liberté — qui le hantaient, qui prolongeaient ses désirs : « Ils m'arrachent à la gangue de la terre, assèchent avec amour mes purulences, jugulent mes infirmités. Les oiseaux m'ont élu explorateur. Immobilité découvreuse. Immobilité remuante. Comme lorsqu'on voyage dans une musique. » (1987, p. 123-124)

Le poète sait que l'oiseau « oublie (avec [lui]) que l'aube est aussi l'heure des piloris ». Le poète sait bien comment « revenir sur les chemins de l'enfance est un pèlerinage douloureux ». Revenir sur le passé c'est trouver un cimetière, car « on se donne l'illusion de revivre en entreprenant des voyages à rebours, mais on ne fait en vérité que rendre sa mort plus imminente » (1987, p. 188)

Intuitif, ce poète avouait : « c'est toujours avec une sensation confuse [de mort?] que je retrouve ce lieu que j'aime et je hais équitablement, Alger seconde ville de mon enfance. » (1987, p. 190) C'est avec de l'intuition [prémonition?] que le poète choisit la saison pour devenir humus et nourrir à son tour la terre kabyle qu'il aimait (étrangement lucide, prémonitoire, il nous demandait : « pourquoi n'accorde-t-on aux poètes / le droit d'asile qu'à titre posthume? » (1978, p. 16)).

Personne d'autre savait sentir l'humus de sa terre, et appréhender le lien intime et immémorial de l'Arabie avec le parfum : « le henné est plante d'Arabie, le benjoin est parfum d'Arabie ». Tout ce qui vient de là-bas colore, parfume et guérit. C'est pour cela que toi, enfant, tu rêvais « d'y aller dans la migration des hirondelles, au moment où leurs volutes sidérales se perdent dans la fluide du ciel » (1987, p. 64). Cependant, quelques-uns de ses compatriotes n'écoutèrent ses désirs limpides :

Si l'on m'offrait choix d'une saison pour *coucher longuement sur la terre* (pourquoi une telle image m'a-t-elle obsédé ma vie durant?), c'est bien l'hiver que j'élirais. Mon corps serait bercé par les vents, j'aurais sous moi l'herbe humide et une douce averse sur mon visage. Je serais compagnon des oiseaux que je regardais, enfant, piéter dans les flaques, s'approchant sans crainte des maisons. (1987, p. 194)

Dans le cimetière El Mehrab, à Oulkhou, son corps, tourné vers le large, repose depuis le 2 juin 1993 (juste une année avant j'étais à ses côtés dans le Colloque *Magreb-Europa* cité). Son corps, qui dégagait une vraie fraternité, voulait servir « de terreau pour l'herbe, de nid douillet pour les oiseaux, de cachette pour les insectes traqués. [Il] pourrai[t], en des moments de rigueur, [se] recroqueviller sur [lui]-même et devenir la pierre inexpugnable » (1987, p. 195).

Tahar, tu portais un amour charnel aux tiens, notamment à ta mère, à ta femme, à tes filles qui t'adorent, Nabila, Nadia et Kenza (immortalisée par une fameuse chanson de Matoub).

Tahar — toi, un fin intellectuel qui étais engagé avec l'Histoire de ton pays, toi, qui continues à réunir les cultures et les langues — ta présence est parmi nous. Nous, qui émus, veillons pour toujours à ta mémoire, reprenons les mots d'Aïcha qui l'encourageaient à écrire : « Du fond de mon sommeil, la voix du poète disait : Résistez ! Résistez ! » (Zinaï-Koudil, 1997, p. 78)

Bibliographie

BEY M., 2005, *Sahara, mon amour*, Photographies de Ourida Nekkache, La Tour-d'Aigues, De l'Aube.

BEY M., 2006, *Désert, Désir d'éternité*, Alger, Dalimen.

BOUDJEDRA R., 1981 [rééd.], *Pour ne plus rêver*, Alger, S.N.E.D.

BOUDJEDRA R., 2001, *Cinq fragments du désert*, Alger, Barzakh.

BOURBOUNE M., 1968, *Le Muezzin*, Paris, Christian Bourgois.

CHRAÏBI D., 1989 [1954]], *Le Passé Simple*, Paris, Le Seuil, coll. folio.

DEJEUX J., 1981, *Jeunes poètes algériens de langue française*, Paris, St-Germain des Près, coll. Poésie 1.

DJAOUT T., 1975, *Solstice barbelé*, Sherbrook, Naâman.

DJAOUT T., 1978, *L'Arche à vau-l'eau, (1971-1973)*, Paris, St-Germain des Près.

DJAOUT T., 1984, *Les chercheurs d'O's*, Paris, Le Seuil.

DJAOUT T., 1987, *L'Invention du désert*, Paris, Le Seuil.

DJAOUT T., 1991, *L'Exproprié*, Paris, François Marjault.

DJAOUT T., conférence donnée au Colloque *Magreb-Europa*, à Madrid, les 2, 3 juin 1992.

DJEBAR A., 1985, *L'Amour, la fantasia*, Alger/Paris, ENAL/Lattès.

DJEBAR A., 1995, *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel.

FARES N., 1976, *L'Exil et le Désarroi*, Paris, Maspéro.

KATEB Y., 1956, *Nedjma*, Paris, Le Seuil.

KHAÏR-EDDINE M., 1984, *Légende et vie d'Agoun'chich*, Paris, Le Seuil.

Leonor MERINO

TCHEHO I. C., 1997, « Entretien avec Tahar Djaout », *Algérie Littérature/Action*, n^{os} 12-13, Marsa Éditions, p. 219-222.

ZINAÏ-KOUDIL H., 1997, *Sans voix*, Paris, Plon.